

Juste après les fiançailles de ma sœur Zahra, je fus victime d'un accident qui avait abîmé mon œil et affecté ma vue. Après le passage des moissonneurs, il était de coutume que les enfants et même les pauvres récoltent les épis couchés qui avaient échappé aux faucilles.

Avec ma sœur Haddima, je ramassais les épis près du puits de mon grand-père quand soudain je me mis à hurler de toutes mes forces. Tous ceux qui m'entendirent s'empressèrent de venir à mon secours. Tout le monde pensait qu'une vipère m'avait mordu. Mon oncle Hmida s'était mis à aiguiser son couteau pour me faire saigner en cas de besoin.

Tout ce que je me rappelais provenait de la narration que m'avait faite ma mère. Le souvenir que je garde se résumait à la douleur qui brûlait mon œil gauche. En me courbant pour saisir le maudit épi, je m'étais heurté à un chaume qui m'avait crevé l'œil. Ma mère me disait qu'aucun de mes oncles ne voulait prendre la peine de m'emmener à l'Hôpital de Taza qui se trouvait à une dizaine de kilomètres, mon père étant absent.

Ma mère, sans instrument spécial, ne pouvait extraire le bout de paille fiché dans ma pupille. Elle tentait désespérément de le saisir avec les doigts. Je criais et je bougeais, ce qui ne lui facilitait guère la tâche. Seul un miracle pouvait sauver mon œil et le miracle survint.

En effet, chez les Branès, il y avait une femme qui avait reçu le don d'extraire des estomacs des hommes et des panses d'animaux des objets métalliques fussent-ils avalés par inadvertance.

Les Branès racontaient que seules les femmes pieuses pouvaient recevoir ce don assez original. Toute candidate devait se livrer à une dévotion stricte et visiter assidûment les sept saints des Branès. Sidi Ahmed Zerrouq, le garant des Branès, devait apparaître dans un rêve et signifier à la personne ce qu'elle devait entreprendre pour acquérir le don d'*awwadiya*.

Nombreuses étaient les femmes qui s'adonnaient à la recherche du don et, surtout du rêve prémonitoire indiquant le chemin spirituel à suivre et rares étaient celles qui y parvenaient.

De mon temps, il y avait une personne qui jouissait d'une baraka exceptionnelle. L'*awwadiya*, une fois investie du pouvoir magique, devait faire en permanence le tour de la tribu et ne devait en aucun cas garder un endroit fixe. Ma mère s'était informée que l'*awwadiya* allait visiter le souk de Sebt dbou Kallal le samedi alors que l'accident était survenu le mardi. Au jour indiqué, mon oncle Mohand m'avait présenté à mon ange sauveur avec un œil totalement blanc.

Mon oncle avait rapporté à ma mère qu'il avait suffi à l'*awwadiya* d'apposer la paume de sa main une seule fois sur mon œil pour qu'elle retirât l'épine de paille. Il avait dénoué un nœud et excipé la paille qui m'avait tourmenté. Mon œil s'était mis à s'éclaircir et le voile blanc avait disparu au bout d'une année.

Au souk, je me rappelle toujours le geste de la femme et le soulagement de ma douleur qui s'en était suivi immédiatement. Avec le recul du temps, je me croyais être dans une scène de miracle biblique. Ma mère attribuait mon accident au refus qu'elle avait donné au mari de ma sœur Aïcha venant lui demander de renoncer au divorce qu'elle avait exigé de mon père.

À cette époque, mon père voulait se marier avec une seconde femme que ma mère détestait. Mon beau-frère était venu supplier ma mère de bénir le mariage de mon père et avait posé ce que les Branès appellent l'*-aar* avec son turban. La tradition des Branès voulait qu'on ne refusât point une telle demande sous peine d'être victime d'un accident terrible.

Ma mère, par orgueil, avait rejeté l'*-aar*. Je fus victime de l'accident et ma mère reçut son divorce. La cicatrice de ma pupille m'empêche de voir clairement les objets. Je garde l'infirmité qu'aucun dispositif optique ne peut corriger.